

# LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France	Un an . . . . . 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Etranger	Un an . . . . . 8
	Six mois . . . . . 3			Six mois . . . . . 4
	Trois mois . . . . . 1 50			Trois mois . . . . . 2

## SALES FOURBIS DES JUGEURS AU PROCÈS ZOLA

### OUVRONS L'ŒIL, GARE AUX ÉTRIPEURS



#### Le Procès Zola!

Encore un peu et le procès Zola sera dans le siau.

Les bons bougres en apprendront le verdict, en même temps qu'ils s'appuieront mes flanches.

Que sera ce verdict ?

Acquittement?... Et alors, camouflet sur les tronches pustuleuses et syphilitiques de la gouvernance et coup de pied dans le cul de la gradaille plus chamarrée de galons qu'un saucisson n'est encerclé de ficelles.

Condamnation?... Et en ce cas, affirmation par les douze potirons que le seul Dieu que, désormais, on doit adorer passionnément, — jusqu'à lui lécher le croupion, — c'est l'Etat.

Acquittement?... Condamnation?... On va voir!

Il faudrait être mamzelle Couésnon pour prédictionner pareil fourbi : un verdict du jury, c'est pire que la bouteille à l'encre ; y a pas mèche de déduire ça des faits, car là dedans, il y a de tout, sauf de l'enchaînement et de la logique.

Il faudrait un sacré scaphandrier pour plonger dans le tréfonds de la conscience des jurés — et encore, reste à savoir ce qu'y dégoutterait le plongeur ? Du roc... ou plus simplement, de la bouze de vache ?

Un juré, c'est comme tout le monde : ça se lève... bien ou mal luné.

Et foutre, y a pas à tortiller : son verdict se ressent de son humeur !

Si sa moitié lui fait des queues ou si, tout prosaïquement, la veille elle lui a tourné le gros bout ; s'il s'est fait rincer à la manille ou si ses affaires sont dans la panade ; s'il a la gravelle ou l'influenza ; s'il a ceci, s'il a cela....

« Ah, mon cochon d'accusé, espèce de « salaud, tu vas me payer ça. C'est de ta « faute ! Comprend-on un type pareil qui « vient emmieller mon existence?... »

Evidemment, le brave juré n'expectore pas cette ruminade à voix haute ; il la susurre — et il l'a susurre tellement bas qu'il ne s'entend pas ronchonner. Ça se passe dans ses doigts de pied, dans le fin fond de son inconscience.

Eh donc, un verdict de jury — qu'il soit à

vosre goût ou qu'il vous défrise — est tout ce que vous voudrez, hormis une expression de justice.

Justice et jugement sont deux choses contradictoires, bougrement plus incompatibles que l'eau et le feu : partout où il y a jugerie, la justice est forcément de sortie.

Sous cette apparence, LA JUSTICE, depuis une sempiternelle enfilée de siècles, les dirigeants ont dressé au centre des villes un épouvantail populaire : il n'est sorti de là que la sanction de l'injustice, pour duper les hommes et les tenir courbés sous le joug.

Aussi, le jour où un brin de vraie justice illuminera la boule ronde, les tribunaux s'éclipseront.

Y a pas à épiloguer : s'ériger en juges est le fourbi le plus effroyable qu'il soit.

Qu'êtes-vous donc, vous qui vous croyez assez mariolle pour décider du sort de vos semblables ?

Etes-vous un parangon de vertu ? Etes-vous plus pur que le cristal et plus blanc que la peau de chat qui borde la défroque des enjuponés ?

Et puis encore : en vertu de quel droit jugez-vous ?

Le pauvre bougre que vous allez saler est un animal qui a autant besoin de vivre que vous. Pourquoi lui faire du mal ? Est-ce parce qu'il vous en a fait ?... Si oui, il faudrait savoir qui a commencé ; si le mal-

heureux avait eu ses coudées franches dans la vie, il est probable qu'il aurait vivoté paisiblement — et s'il n'en a pas été ainsi, la responsabilité en incombe aux richards et aux puissants.

— Tout ça, c'est très chouette, allez-vous répondre ; seulement l'individu nous a fait du mal et on ne va pas chercher midi à quatorze heures ; on veut se venger !...

Soit ! vengez-vous — mais à l'instant même ! l'excuse que, sous le coup de la colère, vous tombiez sur le lard de votre victime. Quoique atroce, la loi de Lynch est compréhensible...

Mais, que la colère envolée, d'autres hommes interviennent, qui n'ont rien vu, ne savent que par oui-dire et qu'ils agrippent la victime, la fichent au bloc, la torturent et la jugent ensuite — c'est ce qu'il y a de plus ignominieux au monde !

Donc, si les douze jurés du procès Zola étaient des hommes ayant du poil au ventre et de la jugeotte plein la citrouille, ils diraient : « Zut ! » aux marchands d'injustice et se foutraient en grève illico.

Mais ils ne sont que des bourgeois — presque des mollusques — aussi n'y a-t-il pas de pet qu'ils agissent ainsi.

Ils jugeront Zola !

Et, quel que soit le verdict dont ils accouchent, ils ne faut pas se monter le job : ça sera tout ce qu'on voudra, hormis de la vraie justice.

Simplemet parce que ce sera un verdict !

—o—

Ceci dégoisé, dégringolons des hauteurs et examinons de près la gueule du procès Zola :

Ce qui le caractérise bougrement, c'est une inondation de logomachie sans exemple ; jamais on n'avait assisté à un pareil bafouillage procédurier. Pendant quinze jours, entre l'accusation et la défense, ça n'a été qu'un duel de phrases creuses, une querelle interminable de palabres — le triomphe des fendeurs de cheveux en quatre !

Tout le procès a roulé sur Dreyfus et, grâce aux arguties légales, le chef du comptoir n'a eu qu'un dada : empêcher que son nom soit prononcé — ou même qu'il y soit fait la plus petite allusion.

C'était idiot ! Et tout le monde s'est soumis à cette trouducuterie justiciarde, aussi bien la défense que les témoins : les uns et les autres ont tourné autour du pot et nul n'a osé carrément dire de quoi il retournait.

Eh, nom d'une pipe, quand on a la vérité dans sa poche — ou le moyen de la faire sortir de son puits — on doit se foutre des prescriptions justiciardes, autant que d'une merde de chien.

La vérité est faite pour être étalée — à poil, mille tonnerres !

Eh bien, malgré les quinze jours du procès Zola, cette demoiselle n'a pas montré sa hure.

A-t-elle été noyée sous le flot de jactages dégoisés au Palais d'Injustice ?

Je n'en sais foutre rien !

La question était pourtant bougrement simple : il s'agissait pour les dreyfusiens de prouver que Dreyfus a été condamné illégalement.

Ça, tout le monde le sait ! On sait qu'une pièce secrète a été collée sous le blair des juges galonnés, sans que l'accusé ni son défenseur aient vu le fourbi.

Pour ça, y a pas d'erreur. On est tous fixés !

Donc, Dreyfus a été condamné illégalement : on n'a pas respecté la *foorme*.

La *foorme*, voyez-vous, les bons bougres, y a que ça !

Tout es : de la pacotille, sauf la *foorme* ! Par conséquent, il faut réviser le procès de Dreyfus.

Ici encore, la *foorme* triomphe !

Pour qu'il y ait mèche de réviser, il faut que la *preuve légale* de l'illégalité commise soit faite. Or, c'est là que s'étale dans toute

son ignominie l'hypocrisie justiciarde : ce que tout le monde sait, les enjuponnés font semblant de l'ignorer ; ils bouchent leurs plats-à-barbe, ferment leurs lucarnes chassieuses et bavent qu'ils n'ont pas la sacrée nom de dieu de *preuve légale*.

Toujours la *foorme* !

Et on s'incline, mille tonnerres ! Quelle couche de gnôlerie ça indique. Il faut véritablement être fadés, pour se laisser embrouiller par des pantoufferies aussi déguellasses.

Quand donc foutra-t-on au rancard toute cette moisissure ignoble, toute cette écoeurante paperasserie ?

Oui, quand donc ?

Ce ne serait pas du luxe !

Et ça vaudrait bougrement mieux que les genuflexions devant les chats-fourrés dont n'ont pas été chiches tous ceux qui ont pris part au procès Zola.

Ce procès n'a été qu'un triomphe pour la *foorme*.

Quand les témoins s'amenèrent, au lieu de vider carrément leur sac, comme des gas sachant ce qu'ils veulent, ils serraient les fesses comme un loup qui craint les claques.

Ainsi, y a un témoin, un nommé Salles, à qui l'avocat de Zola, Labori, demandait de répéter ce que lui a assuré un des juges de Dreyfus : à savoir qu'il y a une pièce secrète à la clé.

Je t'en fous ! Le Salles est resté à la barre, aussi immobile qu'un poteau télégraphique. Y a pas eu mèche de lui extraire un mot.

Couillon, va !

Et le fameux colonel Picquart... Encore un mariote qui n'a pas inventé le marteau à bomber les verres de lunettes ! Il a bafouillé à plaisir. Kif-kif un gosse qui demande au maître d'école la permission d'aller aux chiottes, il aurait voulu que ses supérieurs l'autorisent à casser le morceau.

Si ça ne fait pas suer !

Tant qu'il y était que ne demandait-il pas la lune à ses supérieurs ?

A quoi bon leur autorisation ? Il n'avait qu'à parler, nom de dieu !

Grâce à ces cacades... qui n'ont pas été uniques, le procès Zola n'aura pas emporté le morceau, — à moins que les jurés ne soient en veine d'acquiescement.

—o—

« Mais enfin, interrogent des bons fieux, le mic-mac Dreyfusien est tellement embrouillé qu'une truie n'y trouverait pas ses petits salés. Peux-tu nous dégoiser un peu de quoi il retourne ? »

Foutre oui, le truc est embrouillé, — et pour cause !

La gouvernance y a un rôle si malpropre qu'elle voudrait encore faire plus d'obscurité qu'il n'y en a.

Laissons de côté la question de savoir si Dreyfus est ou n'est pas coupable et reluons les faits :

La pièce secrète dont on fait tant de bafouillage ne s'est pas amenée toute seulette dans les pattes sales des galonnards du ministère de la guerre ; il a fallu qu'on l'aide à faire le voyage.... Elle a tout bonnement été chapardée dans une ambassade étrangère, — comme qui dirait l'ambassade d'Allemagne.

Et voilà pourquoi la gouvernance ne veut pas qu'on pipe mot de cette garce de pièce.

C'est du propre, nom de dieu !

La gouvernasse, dont c'est le métier de faire respecter les lois, de défendre la propri-li-été... elle se fout à cambrioler ses voisins,

C'est tout plein champêtre !

J'ai seriné plus d'une fois qu'elle n'est qu'une sacrée association de malfaiteurs.

La preuve est faite !

Les timoniers de l'Etat sont pris la main dans le sac : ils sont convaincus d'être des chevaliers de la pince-monseigneur et de ne pas refouler aux effractions.

Et, après ça, ces mêmes jean-foutre vou-

draient jeter la pierre à un pauvre bougre qui soulève une paire de ripatons à un étalage ou un pain de quatre livres chez un boulanger ?

Ça ne prend plus !

Ohé, les chameaucrates, n'essayez pas de nous monter encore le job : on la connaît votre honnêteté ! On sait qu'elle n'est qu'un méli-mélo d'hypocrisie et de scélératesse et que vous êtes des bandits prêts à tous les coups.

Autrefois, on a pu se laisser amorcer par vos boniments et gober que la République serait un gouvernement vertueux et pas cher.

Mais, fichtre, y a longtemps de ça ! L'illusion n'a pas été longue : On vous sait maintenant de même farine que les gouvernements les plus despotiques.

Et n'essayez pas de nous emberlificotter avec vos histoires de « secrets d'Etat » et de « défense nationale ».

C'est de la pure blague !

Votre fusil Lebel est en vente chez tous les armuriers d'Europe et aussi votre poudre sans fumée. Quant à vos plans de mobilisation, à vos freins et autres babioles, c'est de la couille en bâtons.

Faut pas non plus nous la faire à l'oseille avec vos traitres : si vous avez des traitres dans votre armée, c'est parce que ce petit commerce s'accorde parfaitement avec le militarisme ; sans même remonter plus loin que Dumouriez, depuis un siècle, vous avez une belle panoplie de galonnards qui ont trahi.

D'ailleurs, ne vous en plaignez pas ! Les traitres vous sont bougrement utiles : ça vous sert à faire mousser le patrouillotisme en baisse.

Si, actuellement, des pantouffards beuglent : « Vive Esterhazy ! » c'est parce que vous avez déniché Dreyfus.

Et j'en conclus que si vous n'aviez pas de traitres — vous en inventeriez !

—o—

Que récoltera la gouvernance, à la loterie du procès Zola ?

Un glaviau sur la hure — et pas plus !

Et, que Zola soit ou non condamné, ce sera le même blot.

Il n'y a pas mèche qu'il en soit autrement !

Comment diantre pourrait-on conserver un centime de respect pour les dirigeants choppés en flagrant délit de cambriolage ?

Si, encore, les mecs s'en étaient tenus là ! Mais, je t'en fiche. Pour corser leur cambriolage ils se sont fottus à mentir, pire que trente-six mille arracheurs de dents.

En ce faisant, ils ont appuyé sur la chanterelle : ils ont souligné leur cambriolage et l'ont rendu plus méprisable en le blindant de mensonges.

Les couillons se sont imaginés que les chats-fourrés seraient capables de faire un miracle : de les passer à la lessive.

Je t'en fous ! Le formalisme jésuitard des marchands d'injustice n'a fait que rendre plus évidente encore la putainerie gouvernementale.

C'est alors que, jouant le tout pour le tout, la gouvernance a fait donner la vieille garde, — les rogatons de gradaille du ministère de la guerre.

C'était excusable — puisque nous sommes en carnaval. Mais ce n'était foutre pas adroit !

Ces bonzes-là sont des reliques qui ne supportent pas le plein jour : ça ne fait de l'épate que dans un tabernacle.

Aussi, dans le tohu-bohu du Palais d'Injustice, leur prestige a baissé d'un rude cran.

—o—

Conclusion : la sainte trinité qui est la clé de voûte de la cochonne de société bourgeoise,

L'exécutif,

Le judiciaire,

Le militaire,

Ont reçu dans la bagarre une telle dégo-



## INVENTIONS MIRIFIQUES

J'ai déjà eu l'occasion de foutre sous le blair des copains une kyrielle de mirifiques inventions qui prouvent, mieux que tous les raisonnements, que le jour où on aura échenillé la Société des parasites qui nous dévorent on ne risquera pas de crever de faim ou d'aller cul nu, faute de produire assez de croustille et de frusques.

Il en pleut des inventions qui abrègent l'effort humain et nous ouvrent des horizons grandioses pour la saison désirée où tout le bataclan social, depuis les terres jusqu'aux usines aura été arraché aux pattes crochues des richards.

Ce qui fait le malheur actuel c'est que les machines font concurrence aux prolos et que la répartition des produits est effectuée de dérisoire façon — tout aux riches, rien aux producteurs !

Mais, que les mécaniques, au lieu de faire concurrence aux bons bougres, soient leurs associées et alors, au lieu d'être maudites, elles seront bénies par le populo.

C'est ce qui se produira après le grand coup de chambard.

— 0 —

En attendant, les machines tirent le pain de la bouche aux prolos !

D'Amérique, on en annonce une qui fiche la chair de poule aux bons lieux du tissage : leur sort est déjà bougrement affreux, ils ne gagnent presque rien...

Et on leur annonce que ça va être encore pire grâce au métier Millar.

Cette bécanne est, paraît-il espatrouillante : elle procure une économie de 80 p. 100 sur la main-d'œuvre et à peu près autant sur la force motrice. Quant à son débit, il est épouillant : elle abat six à huit fois plus de besogne que les métiers actuels.

Ce qui rend le métier Millar encore plus pratique c'est qu'il occupe la même place que les métiers ordinaires, de sorte que les fabricants peuvent se le payer sans avoir à transbahuter leur usine.

En outre, il travaille avec avantage les fils plus faibles et à meilleur marché, tout en faisant de la bonne ouvrage et en donnant une grande solidité aux tissus.

Y a pas à tortiller : le métier Millar est tout plein bath !

Avec lui, une fois la Sociale en route, on n'aura pas à craindre d'aller cul nu — ou du moins, si c'est faute de tailleurs, ce ne sera foutre pas faute d'étoffes !

Et, pour ce qui est des tailleurs et des couturières, je vous fous mon billet qu'il y en aura à foison !

Donc, on sera frusqué.

Par exemple, d'ici-là ce ne sera pas le même tabac : le métier Millar aura beau dévider tant et plus d'étoffe — tant et plus il y aura de purotins manquant de frusques.

Hein, les camaros, voilà qui est tout à fait abracadabrants : le nombre des sans-culottes grandissant en même temps qu'augmente le nombre des grimpants !

Si loufoque que ça paraisse, ça sera ainsi : le métier Millar va fiche sur le pavé la moitié des prolos de l'industrie textile.

— 0 —

Et de deux. Parlons de capels :

Aristote, un fendeur de cheveux en quatre de l'antiquité — qui n'était pourtant pas une tourte — a prouvé qu'il a été le premier à comprendre que le populo resterait esclave tant que les machines ne feraient pas sa besogne — a écrit un chapitre sur les chapeaux.

Si Aristote se ramenait aujourd'hui il pourrait y foutre une rallonge et expliquer que, grâce aux machines, tout le monde aura bientôt un couvre-gueule.

C'est toujours des Etats-Unis que ça vient, nom de dieu !

Il y a, là-bas, des capitalos qui, grâce à une chute d'eau ont établi une fabrique de chapeaux de paille d'Italie... américains.

Turellement, c'est une usine électrique et de cette fabrique épastrouillante il sort trois millions de capels par an !

Et tout s'y manigance à l'électricité : pour la fabrique des chapeaux de paille, c'est surtout la chaleur qui marche — pour étuver, pour sécher, pour presser, pour coller...

Habituellement, ça se fait au gaz. Là-bas, tout se chauffe à l'électricité — et il y a une sacrée économie.

Mince d'inondation de chapeaux !

Ainsi, quand on n'aura plus de capitalos sur le râble, il nous suffira, en France, d'avoir une

dizaines d'usines comme celles dont je jaspine pour coiffer tout le populo. Et quelques centaines de prolos y suffiront !

## LE MERCREDI DES CENDRES

par JULES JOUY

*L'aub' sonne le glés du Carnaval  
A l'horlog' du Carême.  
Allons, pantins, sortez du bal !  
Montrez-nous vot' fac' blème !  
Cuvez vos sirops  
Arlequins, Pierrots,  
Colombin's et Cassandres ;  
C'est l'ordre, ici-bas :  
Après l' mardi gras,  
Vient l' mercredi des Cendres.*

*Tyrans couverts des oripeaux  
De la guerre et d' la gloire,  
En dépit de tous vos drapeaux  
Claquant au vent d' l'Histoire,  
S'aimant sous l' ciel bleu,  
Les peup'ls avant peu,  
N'oudront plus d' Alexandres,  
C'est l'ordre, ici-bas :  
Après l' mardi gras  
Vient l' mercredi des Cendres.*

*Rigolez-bien, les travestis  
De l'ordre et d' la morale !  
Amusez-vous, les chienlits,  
Riez d' la question sociale !  
La plèb' se lev'ra  
Et vous reveill'ra  
Dans vos lits d' palissandres !  
C'est l'ordre, ici-bas :  
Après l' mardi gras  
Vient l' mercredi des Cendres.*

*Patrons, sans vergogne, engraissez,  
Mangez, d' venez roug' brique ;  
Exploiteurs qui vous nourrissez  
De la chair à fabrique  
Vos victim's un jour,  
Auront bien leur tour  
Et s' montreront peu tendres.  
C'est l'ordre, ici-bas :  
Après l' mardi gras  
Vient l' mercredi des Cendres.*

### La Lecture de LA CAGE et la Conférence de Lacour

Dimanche, pour la lecture de LA CAGE, la salle des Sociétés Savantes était farcie comme un œuf.

Tout s'est bien passé, à part un petit anicroche imputable aux organisateurs : ils avaient distribué des cartes de deux couleurs, bleues et roses, et à un moment donné une lubie leur a pris de ne plus laisser entrer que les porteurs de cartes bleues.

Si bien qu'une centaine de bons lieux faisaient le poireau à la porte quand Descaves est arrivé et a fait cesser cette absurdité.

Entre camarades surtout — plus que vis à vis les ennemis — on se doit la franchise et c'est pourquoi, sans acrimonie, je rappelle ce léger incident — avec l'espoir qu'à ses prochaines affirmations l'IDÉE NOUVELLE ne repiquera pas au truc.

La lecture de LA CAGE, faite par les acteurs du Théâtre-Antoine a été bougrement applaudie.

Auparavant, Léopold Lacour avait conféré ; il jaspine richement bien et avait dégoisé d'excellentes choses. Pourtant, y a un point où nous ne sommes pas tout à fait d'accord.

Arrivé à sa péroraison, Lacour a dit : « Ce qui fait la supériorité de la doctrine anarchiste sur les doctrines sociales purement socialistes c'est qu'au lieu de s'en tenir à révolutionner le milieu elle veut aussi révolutionner l'homme : il faut que la révolution soit faite en soi, avant de passer dans les faits... »

C'est un cercle vicieux !

En effet, étant donné le milieu actuel, il n'y a pas mèche que la plupart des individus arrivent à la conception anarchiste, empêchés qu'ils en sont par l'influence du milieu : ils sont emberlificottés d'une foule de préjugés, il y a l'instruction

et l'éducation, il y a la pression des gouvernants et des capitalos ; et puis, quand un prolo a trimé une douzaine d'heures, il est vané et n'a qu'un dada, se foutre au plumard — il ne prend pas le temps de penser.

Donc, si on prenait le raisonnement de Lacour au pied de la lettre, il faudrait en déduire que le populo étant à peu près incapable de faire sa révolution intérieure, il ne sera jamais foutu de faire la révolution extérieure.

Ce n'est fichtre pas exact !

De ce que le populo ne sera pas anarchiste avant la révolution, il serait absurde de conclure que la révolution est impossible.

Je dirai même plus : une révolution est toujours inconsciente — elle n'a de raison d'être qu'à cette condition.

Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a qu'à se croiser les bras et attendre que les événements féconds viennent engrener le chambardement.

Que non pas !

Il faut propager le plus possible car il est bien certain que, plus grand sera le nombre des conscients et, plus rapidement féconde sera la révolution.

D'autant, qu'en effet, les anarchos voulant que le populo fasse ses affaires lui-même — et non qu'on se charge de les faire pour lui — s'il n'a pas le citron dégrasé, il risque encore de se laisser rouler par des salopiaux.

Au contraire, on peut supposer les socialos à la manqué prenant possession du pouvoir et, devenus dirigeants, menant le peuple par le bout du nez.

C'est justement ce distinguo entre la théorie anarchote et la théorie socialarde qui, jusqu'à un certain point, explique le raisonnement de Lacour.

L'inconscience du populo est en effet incompatible avec les idées anarchotes, tandis que, à la rigueur, elle ferait bon ménage avec un régime socialiste autoritaire.

Mais, je le répète, de là à dire qu'il faut que la révolution soit faite dans les esprits avant qu'elle passe dans les faits, il y a loin !

Il ne faut pas perdre de vue que, dans le populo il y a des énergies latentes que les événements feront surgir ; et foutre, en pleine effervescence révolutionnaire les caboches travaillent et sont bougrement moins réfractaires qu'aux époques d'avachissement.

Le populo est comme qui dirait le charbon au sortir de la mine : si on ne savait de quoi il retourne, à le reluquer, noir, froid... jamais on ne l'imaginerait un réservoir de chaleur.

Mais, voici qu'on y fout le feu ! Et cette pierre qui semblait symboliser la mort flambe et chauffe mirifiquement.

Ainsi en est-il du populo :

Aujourd'hui, veule, plat, inerte, il est aussi froid et aussi noir que le charbon sur le carré de la mine.

Mais, que vienne le coup de chien révolutionnaire et cette masse qu'on supposait incapable d'agir et de penser entre en branle et se manifeste vigoureuse, ardente — et pas bête, foutre !

## A Coups de tranchet

Abattoir abattu. — Je pige dans le PETIT PARISIEN le tuyau suivant :

« Hier, au petit jour, les cuirassiers du quai « d'Orsay ont évacué » définitivement les bâtiments lépreux et vermouls qui déshonoraient, « par leur laideur, la belle ligne des quais de la « rive gauche. »

Ohé, le journaliste, pourquoi n'avez-vous pas une larme pour les légions de troubades qui ont agonisé dans cet abattoir ?

Si les quais étaient « déshonorés » par la maudite caserne, les malheureux soldats qui y crou-pissaient étaient assassinés par elle.

\*\*\*\*\*

Recor mouché. — Encore un requin-de-terre qui vient de trinquer !

Un bon bougre de menuisier, Thome, perchait à la Roche-des-Amands, près de Gap, voit l'autre matin un chicaneux s'amener, pour le saisir, escorté de deux pandores.

Le gas a vu rouge, il a empoigné son fusil et l'a déchargé sur l'huissier qui a été salement attigé.

Turellement, les deux charpentiers-à-Félicie ont sauté sur le rouspéteur, l'ont fait prisonnier et l'ont conduit en prison.

Du coup, voilà deux victimes à la clé : le menuisier et le chicaneux !

Y aurait pourtant un joint pour éviter pareils avaros : que les huissiers donnent donc leur démission et qu'ils aillent planter des choux... ils n'auront plus à craindre de servir de cible!



Nous voici en plein carnaval, foutre ! Fichue saison pour les poulardes et les chapons ; ces habitants de nos basse-cours vont périr par centaines sous le couteau des cuisinières.

De toutes les vieilles habitudes de nos campluches, celle de se trouver tous en chœur, autour d'une même table, me paraît la plus chouette et la moins digne de se perdre. Rien de tel qu'un bon gueuleton pour bannir la mélancolie et cimenter l'amitié.

On est bien pour causer, le ventre à table, dès que quelques verrees de piccolo ont délié les langues : chacun dit son petit mot sur les événements en cours.

Du temps de ma prime jeunesse on n'en savait pas long sur ce qui se déroulait dans ce lointain Paris, le grand centre d'opérations de la crapule dirigeante.

Ce n'est plus pareil aujourd'hui ! Les canards circulent sur toutes les routes, s'introduisent dans le plus petit trou de patelin et tout un chacun peut apprendre ce qui se passe. « Ce qui se passe... » je dis trop, nom de dieu ! On ne sait juste que ce que les chameaucrates de la gouvernance et leurs saligauds de larbins, les journaliers, veulent que nous sachions.

Ainsi, pour ce qui est d'Esterhazy le uhlan ou de Dreyfus le youtre, y a pas de pét qu'on sache lequel de ces galonnards est coupable d'avoir bazardé aux alboches des papiers intéressants, paraît-il, la défense nationale.

A Janticot, mon patelin natal, on s'en fout. C'est l'un?... C'est l'autre?... Peut-être tous les deux?... Il doit y en avoir de la graine de Bazaine chez les militaires professionnels...

Si on repique au truc avec les Pruscos, mince de dégélée ! A moins qu'au préalable on n'échelonne l'arbre social.

Il ne l'a pas maché aux jurés — en nous menaçant d'une guerre prochaine — cette vieille culotte de peau de Pellieux ; il leur a fort bien dit qu'il conduira leurs fistons à la boucherie !

Et l'autre, le Boisdeffre, qui la fait à la Louis XIV en menaçant de foutre sa course en chœur avec les autres chamarrés de l'état-major si le jury ne fait pas leur quatre volontés.

Ah foutre, si le père Barbassou était le jury, comme il accepterait le marché ! Bon débarras, mille dieux !

Pour ce service, il pardonnerait à Zola les injures que, pour plaire à la racaille académique, il a prodiguées, dans la *Débacle*, à la Commune terrassée.

Il est vrai que, le lendemain, d'autres prendraient la place de la gradaille sortante... Y aurait que ça d'enquinant !

Ah, oui ! parlons-en, ce qu'elle serait en bonnes mains la défense nationale, avec pareille marmaille !

Pauvres couillons, qui braillez « Vive l'armée ! » — cette armée qui, il y a vingt-huit ans, joncha le pavé parisien de trente et quelques mille prolos — ce que vous la regretterez bientôt votre gueulerie maboule.

Vous l'avez donc oublié la *Semaine rouge* ? Les sentences des Conseils de guerre, autrement féroces pour les insurgés que pour les Bazaine et les Dreyfus ! Les mitraillades en tas, — le poteau de Satory, — les déportations en masse... Avez-vous oublié tout ça ?

Et, plus près de nous, Fourmies, ou un préfet et un sous-préfet juifs, Gallifets civils et au petit pied (avis à ceux qui croient qu'il n'en pousserait pas dans cette race) eurent avec la brute Chapuis, — un cafard celui-ci, — leur victoire sur les travailleurs.

Etes-vous tellement hypnotisés, tellement embistrouillés, tellement abrutis par le toupet de ces personnages galonnés et dorés sur tranches, que vous ne relaquiez sous ces panaches carnavalesques les dignes continuateurs des Cavagnac, des Lamoignon, des Changarnier, des Canrobert de 48 et des Mac-Mahon, des Vinoy, des Ducrot et autres Gallifet de 71 ?

Ceux-là aussi, comme les Archinard, les Dodds, les Gallieni, les Cuverville de nos jours, puants d'absinthe et d'eau bénite, s'étaient fait la main dans les colonies pour mieux faire

leur affaire aux « barbares de Paris ». L'Algérie pantelait sous leur férocité de tigres !

Mais s'ils furent braves contre les Arabes et les Kabyles, braves à la Ricamarie, braves à la caserne Lobau, braves à Satory... Quelle cacade, mes fistons, en face des hordes bismarckiennes !

Et c'est là l'éternelle histoire ; jamais, au grand jamais, une armée n'a arrêté un envahisseur.

Devant le danger, en face de l'ennemi, le militaire professionnel s'appelle Dumouriez, Bourmont, Bazaine.

Le peuple, — le peuple en révolution, — celui qui tient riva, dans l'impuissance de nuire, les ennemis du dedans, celui-là seul peut couper la chique à l'ennemi du dehors, refouler l'invasion, provoquer la révolte chez les populos voisins.

Si nos paternels de 92 ne se sont pas laissés entamer par la coalition de l'Europe monarchique et féodale, c'est que les état-major de l'époque, Boisdeffre et compagnie, avaient démissionné, — mieux encore : étaient passés à la coalition.

C'est que l'obéissance passive, la discipline aveugle et idiote n'étaient plus de saison.

Une comparaison le prouve : tandis que Bazaine put livrer toute son armée comme un troupeau de moutons, sans protestation aucune, Dumouriez eut tout juste le temps de tirer ses grègues pour ne pas être fusillé par ses soldats kit-kif un Lecomte ou un Clément Thomas.

— 0 —

La menace de Pellieux est-elle vaine, ou irons nous bientôt à la boucherie ?

L'état-major jésuitaire nous croit bien à point pour être fauchés. Une guerre ferait bien les choux gras des dirigeants européens, écrémant les forces vives du prolétariat, créant une diversion, autrement réussie que l'antisémitisme, aux revendications ouvrières.

C'est pas l'envie qui leur en manque aux uns et aux autres. Mais, viédaze, réussiront-ils ?

Où, réussiront-ils à entraîner les peuples ? Les socialistes internationalistes, les anarchistes, les travailleurs conscients laisseront-ils faire ? N'empêcheront-ils pas cette calamité affreuse que serait une guerre européenne ?

M'est avis que si, cré pétard ! N'importe ! Dès aujourd'hui ne serait-il pas bon de parler à cette éventualité ?

N'est-il pas temps d'être antipatriotes, internationalistes autrement qu'en paroles et en vœux platoniques ?

Que faire si la guerre éclatait ? Que faire si, simplement, des vellétés de guerre se manifestaient !

Agir illico et sans relâche ! A la guerre fratricide, à la guerre de travailleurs contre travailleurs opposer la guerre sociale : la lutte contre le Capital et l'Etat.

Ne serait-il pas temps que vienne la déchéance économique et politique de la bourgeoisie, avec la prise de possession par le populo, au bénéfice de tous, des richesses que les malandrins de la haute ont accaparé pour leur unique et inique profit ?

Et alors, on s'orienterait pour les fédérations libres et spontanées !...

Et alors, dans pareil branle-bas, que pèseraient les Jamont et autres Boisdeffre ?

La guerre serait morte, maquaire ! Elle aurait trépassé en même temps que l'Etat.

Quel serait le monarque qui oserait lancer son armée régulière contre un peuple en Révolution ? Aucun, foutre ! Pas plus Guillaume le Teigneux que le tsar de toutes les Russies.

Ils auraient assez de coton à museler leurs bons bougres pour n'avoir pas le temps de venir nous chercher pouille.

Ouvrez les quinquets, les gas à qui les dirigeants fichent la tremblotte avec la peur de la guerre. Ouvrez les quinquets et rendez-vous compte que, ce qu'on vous en débite, n'a qu'un but : vous empêcher de prendre vos fourches et vos faux pour ouvrir la chasse contre les grands voleurs.

LE PÈRE BARBASSOU.

## EN BANLIEUE

### Proprio roulé

J'ai déjà eu l'occase de passer à l'astique un sacré nom de dieu de vautour qui, à Puteaux est proprio, au 120 de la rue de la République d'une grande baraque farcie de prolos.

Et dam, les bons bougres ne sont guère à leur aise dans cette turne, car elle n'a rien de princier.

Mais quoi, le populo n'a pas le nez assez creux pour être exigeant — aussi les problocs ne se privent pas pour le faire croupir dans la pourriture.

Voici la dernière frasque du vautour en question :

L'animal, voulant foutre à la rue un de ses locatos, ne trouva rien de mieux que de se faire signer un congé par le gosse du bon bougre, âgé d'une quinzaine d'années ; ensuite, il s'amène chez le prolo et veut lui faire vider les lieux.

Le gas ne l'a pas entendu de cette oreille et lui a dit : « Mon cochon, ça ne se passera pas ainsi !... Vous allez d'abord me donner quittance des termes que je vous dois — on verra après... »

Le vautour comprenant enfin qu'il s'était fichu dans de mauvais draps, a été obligé de mettre les pouces.

Après quoi, le prolo s'est encore fait abouler vingt-cinq balles pour pouvoir louer ailleurs.

Et le probloc a marché !

Voilà ce que c'est que d'avoir le nez creux : si le prolo s'était laissé faire, il aurait été fichu à la rue kif-kif un malpropre — et cela par pure crapulerie de richard.

Mais, comme le gas a montré les dents il s'est trouvé que le vautour a trinqué.

Nom de dieu, il ne serait pas trop tôt que le populo s'habitue à museler ces charognes — ce serait toujours ça !



### Frocaille et gouvernasse

**Amiens.** — Plus on va et plus la gouvernance est cul et chemise avec les cafards. La réunion de l'autre dimanche, à l'Alcazar, en a été une sacrée preuve.

Comme je l'ai expliqué, les réacs s'étaient mis sous la protection de la police et quand les copains qui avaient pu pénétrer dans la salle ont voulu mettre, très gentiment, leur grain de sel dans la discussion, on a appelé la rousse et les bons feux ont été pris entre deux feux : les cafards d'un côté, la pestaille de l'autre.

Quinze à dix-huit copains furent bouclés et six d'entre eux furent gardés ; ces six là ont passé à condamnation la semaine dernière : Pacquel et Deprez ont ramassé deux mois, Pechin a eu six semaines, Goulencourt et Bordenave un mois et le jeune Dumont 15 jours.

Mais ce n'est foutre pas tout ! Parmi les camaros qui avaient été relachés, les chats-fourrés en ont trié cinq qu'ils font passer en correctionnelle : Morel, Lebrun, Ségard, Tarlier et Warin.

Si les jean-foutre s'imaginent que par des crapuleries pareilles ils vont couper la chique aux frangins à la redresse, ils se foutent le doigt dans le croupion.

Certes, c'est une petiote douzaine de camaros enlevés pour un bout de temps à la propagande, mais ceux qui restent n'en seront que plus ardents et ceux qui sont condamnés sortiront avec un motif de plus d'exéquer la société actuelle.

### Exploitation fin-de-siècle

Du côté de Feuquières-Fresseneville un bon bougre me cite une petite boîte de serrurerie qui ne réalisait pas de gros bénéfices. Le singe était marié à une jeune femme intelligente ; il lui expliqua de quoi il retournait et lui fit comprendre qu'elle seule pouvait remonter les affaires qui périclitaient.

En femme dévouée à son mari et à ses affaires, la typesse comprit le fourbi et elle se bombardait épicière.

Depuis lors, au comptoir, avec un brio épouillant, elle sert le cognac et la « grosse goutte » aux ouvriers de son mari et, grâce à ce zèle, la maison a été refoutue à flot ; y a pas de perte à craindre, vu que les dépenses des prolos sont défalquées sur leur paye.

La boîte est donc sur un bon pied, la galette remplit la caisse ; mais c'est plutôt l'épicerie de madame que les serrures de mossieu — je ne dis pas ses vis, on ne lui en connaît pas — qui amène l'eau au moulin.

L'exploitation ainsi comprise est abominable à tous les points de vue : c'est l'écorchement du

prolo poussé à l'extrême et ça le met à la complète merci du capital; le pauvre bougre n'ayant jamais un radis en poche n'ose pas se montrer exigeant.

### Canallerie de ministre

**Toulon.** — Les bons bougres savent ce que sont les exclus de l'armée : des malheureux qui ont ramassé une condamnation avant le tirage au sort ou étant au régiment et qui, au sortir de la prison, sont expédiés, en qualité d'exclus de l'armée, dans une prison maritime.

Là, les pauvres types tirent leur temps de service : leur discipline est la même que celle des détenus et, comme eux, il leur faut bûcher bougrement dans les arsenaux.

Jusqu'ici, les prisonniers de la marine et les exclus recevaient du service des subsistances la même bidoche que les matelots : de la viande à 21 sous le kilo, prix fait entre la marine et son fournisseur.

C'était trop d'égalité ! On a changé ça.

Un marché spécial vient d'être passé pour la fourniture de la viande aux détenus et aux exclus : il a été stipulé que l'adjudicataire aura le droit de fournir du bœuf ou de la vache, à sa guise et de ne livrer que les quartiers de devant. On lui paiera cette bidoche douze sous le kilo.

Ça fait que le mercanti pourra fourrer aux malheureux autant de carne pourrie qu'il voudra !

— A Toulon, les exclus et les prisonniers bouffent une cinquantaine de kilos de carne par jour, — l'économie est donc d'une vingtaine de balles.

Cette maigrisme économie permettra à la bourgeoisie ministérielle d'offrir quelques londrés de plus à ses lécheurs de doigts de pied.

Par exemple, quand donc les victimes de toutes les charogneries des dirigeants y mettront-ils un bouchon ?



**Angleterre.** — Vladimir Bourtseff, le bon feu russe que, sur l'ordre de l'ambassade de Russie, les roussins anglais fichèrent illégalement au bloc, il y a quelques semaines, vient de passer à condamnation.

Il y a, en Angleterre, des types qui braillent contre les illégalités du procès de Dreyfus et quand Melville, le Puybaraud anglais, a devant les juges, déclaré qu'il avait perquisitionné illégalement chez Bourtseff, les mêmes braillards n'ont pas pipé mot.

Pourquoi ?

Toujours pour la même raison : Dreyfus est un richard et Bourtseff un révolutionnaire.

L'article pour lequel le gas a été fichu au bloc n'est pas — comme les roussins anglais l'ont affirmé — une provocation à estourbir le tsar.

Mais, les policiers ne sont pas à une menterie près !

La semaine dernière, Bourtseff a passé en jugerie et a été condamné à 18 mois de travaux forcés; l'imprimeur du journal NORODOVLESKY, un vieux polonais nommé Wierbizcki, a ramassé deux mois de la même peine.

Qu'on vienne encore nous chanter le libéralisme anglais !

Les jean-foutre de la haute sont partout des tigres féroces : si, dans certains patelins, ils font patte de velours, c'est parce qu'ils ne jugent pas utile pour leur défense de griffer le populo à pleins crocs.

**En Italie les émeutes continuent !**

Et fichtre, on n'en prévoit pas la fin. Ce n'est pas les quelques anodines mesures prises par la gouvernance et les municipalités, — par peur du populo soulève — qui sont un remède à la mis-touffe.

On a diminué de cinquante sous les droits d'entrée sur les blés — pendant trois mois. Qui va en profiter ? Les agitateurs et les accapareurs ! Quant au populo, il continuera à se brosser le ventre.

Et c'est parce que le populo ne se laisse pas embobiner par les mamours hypocrites de la gouvernance que le grabuge continue.

Ces jours derniers il y a eu du chabanais à

Castellamare-di-Sabia, à Castrocaro près de Florence, à Messine et dans une kyrielle d'autres endroits.

Mais, c'est surtout en Sicile que la rouspétance est carabinée : à Stroina il y a eu une manifestation à laquelle ont pris part plusieurs centaines de bons bougres, de femmes et aussi de gosses ; la plupart des manifestants étaient armés de triques, de haches et de pistolets.

La police a voulu foutre les gas en déroute, je t'en fous !

Alors, les bandits de la haute ont fait marcher les troubades qui ont été assez criminels pour canarder leurs frères de misère.

Il y a eu un Fourmies italien !

Deux paysans ont été tués.

Alors, la colère a empoigné tout à fait les manifestants et ils ont tapé dur : un lieutenant d'infanterie a été salement attigé et quatre soldats ont été blessés.

Ainsi, à ces malheureux culs-terreux réclamant simplement à bouffer, les charognards de la haute ont distribué du plomb.

C'est le vieux système !

Reste à savoir s'il réussira toujours à ces monstres ?

**Hongrie.** — Il y a dans ce patelin d'immenses plaines fertiles, accaparées par des richards qui y font leurs choux gras car, dans ces plaines, des pauvres bougres de paysans qui gagnent à peine de quoi bouffer y font germer des océans de blé.

Les culs-terreux aussi exploités et aussi déchardés que les serfs du Moyen-Age chez nous, ont fini par la trouver mauvaise. Voici qu'ils se rebiffent carrément.

Ils veulent la terre, nom de dieu !

Et ils n'ont foutre pas tort.

Les accapareurs la trouvent mauvaise. Déjà la troupe a marché contre les rouspéteurs.

Mais, nom de dieu, les grands proprios hongrois auraient tort de se fier aux troubades : des paysans en révolte, ça ne se calme pas facilement !

M'est avis que, s'ils tenaient un brin à leur peau, ils donneraient leur démission d'exploiteurs.

**Etats-Unis.** — Les copains n'ont pas oublié le massacre d'Hayleton : une bande de crapules, avec le maire du pays à leur tête canardant de paisibles mineurs en grève et en tuant une kyrielle.

Pour la frime, les massacreurs passent ces jours-ci en jugement. On ne leur fera pas grand bobo !

Et pourtant, nom de dieu, ce sont d'affreuses crapules. Ce n'est pas des troubades inconscients ayant massacré par ordre : c'est des tueurs qui avaient soif de sang et qui ont saisi l'occasion.

Une ribambelle de témoins sont venus au palais d'injustice répéter les propos sanguinaires de ces monstres :

L'un, joyeux de marcher contre les gueules noires, s'exclamait au départ de la bande : « Je parie d'en tuer au moins six ! »

Un autre bavait : « J'espère avoir la chance d'en descendre quelques-uns ! » Tandis qu'un troisième, impatient de tuer ronchonait : « Qu'a donc le shérif dans la tête pour nous faire trotter ainsi, sans nous donner la chance de tirer dans le tas ! »

Un autre charognard serinait : « Nous devrions avoir tant par tête pour fusiller les grévistes. Moi je marcherais pour un sou chaque et j'y gagnerais encore de l'argent. »

Voilà un mec qui promet !

Je le recommande à Félique, s'il a besoin d'un monstre pour succéder à Deibler.

Un bon bougre, se trouvant dans les parages du massacre s'empassa de porter secours aux blessés : comme il maudissait les massacreurs et s'écriait : « C'est honteux ! C'est un crime ! » un des bandits le fit taire en lui hurlant : « Si tu souffles un mot de plus, je te ferai ton affaire de même façon ! »

Nom de dieu, voilà des jean-foutre qui en montreraient aux tigres en férociété. Et foutre, il est à noter que la trentaine de mineurs qui furent tués et la quarantaine qui furent blessés, furent tous frappés par derrière, — dans le dos.

Donc, les massacreurs n'ont même pas l'excuse d'avoir été provoqués : ils marchèrent aux trousses des grévistes et, dès qu'ils les atteignirent, ils les assassinèrent sans plus de magnés !

La bourgeoisie américaine aime bougrement l'odeur du sang répandu... quand c'est celui du populo qui coule ! Aussi, les crapules de la haute ont fait des souscriptions pour faire mettre en

liberté sous caution les massacreurs d'Hayleton : il s'est formé un syndicat à Philadelphie et les dollars ont appliqué ferme.

Cette sympathie des richards américains pour les massacreurs doit prouver aux bons bougres de la-bas qu'ils n'ont rien à attendre de leurs maîtres.

Qu'ils en fassent leur profit, nom de dieu !

### Aux Copains

En vue de la prochaine foire électorale va être publiée EN PÉRIODE ÉLECTORALE, chique brochure de Malatesta, traduite pour la première fois de l'italien.

Comme ENTRE PAYSANS, la brochure EN PÉRIODE ÉLECTORALE est sous forme dialoguée ; c'est une virulente critique du suffrage universel : un socialbet un anarcho discutent et, en une belle rigueur d'argumentation est dépioté le suffrage universel.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE sera laissée aux premiers souscripteurs, qui en prendront au moins un cent, à cinq francs le cent.

L'exemplaire, dix centimes.  
Adresser les demandes et la galette aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavoisier (Montmartre) Paris.

### L'Idée Nouvelle

En raison de la gravité des événements et malgré le grand succès obtenu dimanche dernier, L'Idée Nouvelle remet à une date ultérieure la deuxième lecture-conférence de la CAGE, le drame de Lucien Descaves.

Dans le courant de mars, L'Idée Nouvelle donnera par M. Léopold Lacour une conférence sur la liberté de l'amour et de la maternité.

Et par Adolphe Retté une conférence sur la jeune littérature.

Les camarades trouveront au secrétariat, 20, avenue de Saint-Mandé le programme spécialement dessiné pour la CAGE par Steinlen.

### OHÉ, LES BONS FIEUX

Réclamcz partout

### L'ALMANACH

DU

### PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite ; Ruminades sur le calendrier ; Dévidage des mois ; Pluie d'étoiles, éclipses et marées ; les Saisons ; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique ; les Cabots de la haute ; le Sabottage ; la Fabrication de l'or et des piergeries ; l'Inquisition moderne en Espagne ; les Hordes de trimardeurs ; Sergot, poésie ; le Distinguo du « tien » et du « mien » ; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique ; l'Autorité tue l'amour ; le Pacte de Famin

GRAVURES. — Liberté ! l'Automne ; l'Hiver ; le Printemps ; l'Été ; Rien pour tous, tout pour un (extrait du "Postillon" de Munich) ; le Veau d'or ; le Pédaleur et le Capitalo (extrait de "The Comming Nation", journal de la colonie Ruskin) ; l'Inquisition : la noyade, le fouet et la hallebarde ; les chaires ; l'arrachage des ongles ; l'écrabouillage des parties sexuelles ; Germinant ! Gessler vit encore ! dessin de Rodolphe ; la Misère en gibus et en redingue ; le Paysan, dessin de A. Willette ; le Mariage moderne ; le Pain cher, dessin d'Herminet Paul (extrait du "Cri de Paris").

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavoisier (Montmartre), Paris.

### SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

POUR LES FAMILLES DES DÉTENUS

Nous avisons les camarades qu'un groupe vient de se constituer à Paris, dans le but déterminé de venir en aide aux familles des camarades détenus dans les bagnes et prisons des gouvernements.

Nous espérons que chacun fera son possible pour nous secourir dans cette œuvre de solidarité sociale.



A M<sup>r</sup> Forain, Ex-Communiste,  
actuellement Chevalier de la Légion d'honneur.



ON A BIEN SOUFFERT ÇA, EN 1871!